

Si loin déjà Ivre de l'âcre ferment des houblons
Un fossé sous les lances obliques Comme au temps
De la conquête *Sauvage* *hérissé d'épieux...*
Progressant en zigzag vers le nord *Lande jaune*
Où l'on fit entasser les chevaux et les morts...
Puis du bord d'une falaise le détroit Au loin
Une mince ligne blanche s'évaporant sous le sel
Nuages emportés vers la côte d'Artois
Un instant je te rejoins sur cette terre vague
Que la postérité des morts gagne sans passeur
Silos et ateliers au pied de la falaise
Et un noir boyau plongeant sous la mer Au fond
L'eau filtrant de la craie et la lourde chaleur Ainsi
Nous allons de compagnie Moi en esprit
Eux par le monde inférieur...



Au nord Au-delà de la frontière du vin
 Loin du solstice et des campagnes profanes
 N'emportant avec moi qu'un seul livre *Fragment*
D'Hyperion et un seul souvenir Longtemps
 Suivre une ligne abstraite au sommet des collines
 Puis au fond d'un vallon *deep in the shady sadness*
 Au milieu des étangs du sommeil des pavots
 Se reprendre et revenir à toi adossé
 À un pin dressé comme la loi
 Tandis que le ciel s'approfondit Un seul souvenir
 Qu'exalte la nuit Une étoile entre les herbes
 Désigne la voie *far sunken...* comme d'un monde
 Enseveli Là-bas dans un jardin penché
 Où la trace des pas s'interrompt Endormie
 Sous le même méridien...



Leeds Castle

À grandes enjambées dans les collines rousses
 Puis sous les chênes *d'Il-était-une-fois* membrus
 Comme des ogres paternels la tour des fiancées...
 Les invoquer et voir en haut de raides escaliers
 Six robes blanches dans l'armoire Un bouquet
 De poils rouges arrachés à une barbe épaisse
 Et un couperet de boucher... Au carreau la brume
 Qui monte de l'étang... Plus tard au *Ann Boleyn*
 Un manuel et une pinte de *real ale*
 Je suis ce monarque au sombre désir
 Errant en aveugle pour son expiation
 Une femme dans les bras dont le voile immaculé
 Se déchire à chaque pas sans que rien ne trouble
 Son sommeil Et je t'emporte en frémissant
 Dans les roseaux penchés...



Greenwich

D'humides forêts jusqu'au fleuve Un S d'étoiles
 Traverse de biais Le hasard a-t-il des lois ?
 En sommes-nous la proie À jamais séparés
 Par une ligne infime au milieu des étoiles ?
 Est-il possible que ce qui est possible ne soit pas ?
 Le froid entre dans la salle octogonale Le parc
 Bruisse Au pavillon du nord une bête gémit
 Mais bien mieux contempler le ciel que tresser
 Élégies et regrets Les traités sont ouverts
 La lunette calée sur l'échelle La bille
 Court dans son balancier Mieux que le chant
 Dont je fis ma lecture à dîner *Heav'n hides*
Nothing... me plaît ce battement régulier
 Que m'importe le paradis en vers En main
 Un modèle des cieux...



E. E. Cummings

Dix acres d'Arcadie sous les façades noires
 Terrasses kiosques treilles bleues Un alphabet
 Jeté en désordre du cornet Comme au fond des forêts
 Sous des cendres coagulées ces inscriptions
 Arrachées à d'étranges paradis IM MO BI
 L E ... dont un dernier rejet paraît ici
 Les méandres d'un étang où une fille grêle
 Pousse sa barque entre les roseaux Des cèdres
 Et un ciel en hélice Les enfants y sont noirs
 Comme aux premiers âges Seul je m'étonne arpentant
 Ce jardin creux entre les falaises Les fruits
 Qui mûrissent au milieu des fleurs L'eau qui jaillit
 D'un rocher ABE ILLE EN L A SEUL E
 ROSE immobile assoupie comme
 Le rêve de l'éden...



Comète dans la nuit sur l'arête des docks
 Ce feu profond qui jamais ne se consume
 Et revient de siècle en siècle comme un signe
 À de nouvelles générations *Ne cherchez*
Rien... fixe et insistant *Ici n'est rien*
Comme le lys des champs... La voix sombre s'est tue
 Et nous regardons sans frémir l'étoile folle
 Plus belle d'être muette et de n'apporter
 Qu'un éclat passager entre deux nuits profondes
 Vois-tu toi aussi du sommet du jardin
 Courir sur sa ligne immuable celle
 Qu'on ne voit dans sa vie qu'une fois
 Ta fille à tes genoux tirée du sommeil
 Rassemblés un instant sous un même ciel
 Qui bientôt s'assombrira...



Ce qui est peut parfois nous combler
Mais plus précieux ce qui manque Seul à ma page
Face au carreau nu que frappe le vent d'est
Comme une femme à son miroir La main suspendue
Et l'oreille fermée je te cherche *Jamais*
Rien de l'autre... L'absence est un bien
Que rien n'égale Rien n'est comme la distance
Délectable Tracer d'une encre malhabile
Les formes de la beauté L'épaule le front bombé
Et les lèvres mobiles Rien comme le silence
N'est fertile Je retrouve un instant
Ce que tous ont su autrefois Frissonnant
Dans cette chambre dressée sur l'eau noire
Retenant le mot qui dira d'un seul souffle
Le don et la privation...



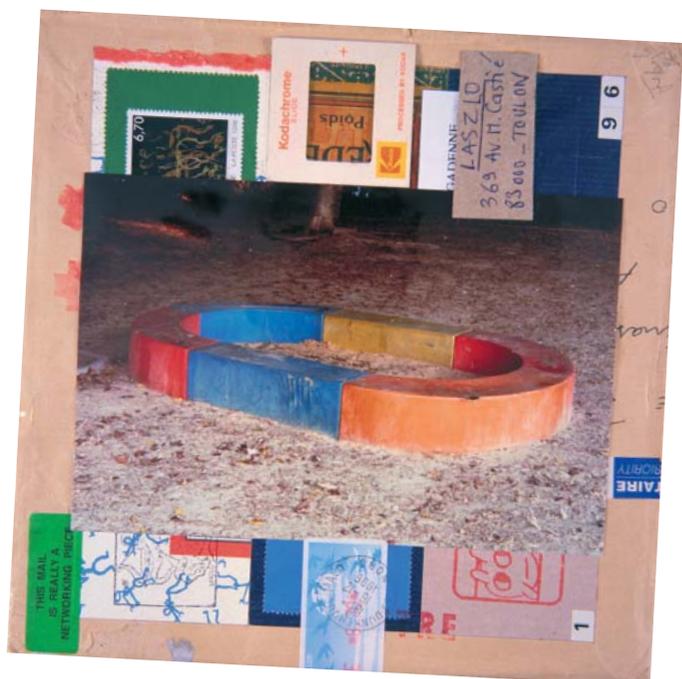
Ils brûlaient sans espoir Rien à quoi s'appuyer
Rien ne toucher des lèvres qu'après de longues nuits
Quelques mots incandescents Séparés par deux fleuves
Et tremblants d'une fièvre contraire Jamais
Rien de l'autre sinon ces lettres qu'un poignant
Souci de perfection faisait plus distantes...
Et dans l'hiver perçant Dans l'été inflexible
Ils veillaient en aiguisant la pointe qui profond
Pénétrerait son cœur Et rêvaient longuement
Sous le drap sombre un corps aux formes pures... Nous
La voix nous poursuit par le ciel Et l'image
Se forme sans obstacle au-delà des mers
Ta photo devant moi je songe à eux
Qui sans rien posséder réinventaient le corps
Et la chambre et le lit...



Lieu sans nom sans chiffre sur les cartes Le destin
 Est une roue gauchie au fond d'une banlieue
 Pas de salut avant le lendemain Nuit propice
 A tous les hasards Au *Nightingale* sous la cible
 Une table poisseuse entre des ouvriers
 Et une fille bouclée à la grecque Je peine
 À déchiffrer l'énigme qui va tracer peut-être
 Mon chemin... Sur le bois taché par les verres
 Un mot gravé en lettres capitales SYL
 VIA... Les yeux gris posés sur moi les lèvres
 Muettes sous le fard épais... Un doigt sur l'entaille
 Comme la sibylle au tombeau du plaisir...
 Et je me laisse emporter ivre de *pale ale*
 Percé par un désir qui nourrira demain
 Une lettre aux mots cruels...



Penché dans l'hiver sous la lucarne embuée
 D'interminables pluies depuis le Jubilee
 Je m'applique à oublier celui que je fus
Le Collins & Robert aux genoux et *The Saint*
Brendan Secouant le stylo où l'encre peine
 Cherchant sous le fouet de l'orage les mots
 Qui vont aviver la plaie et manifester
 Le sens de cet exil La Tamise déborde
 Emportant la barque colorée que le moine
 Guide en priant Qu'il rejoigne la mer et dérivant
 Dans le vent et les marées qu'il gagne enfin
 L'île promise... Et je rêve à sa suite
 Dans une coque ovale emportée par le courant
 Au-delà des cartes une terre oubliée
 Où tu m'attends...

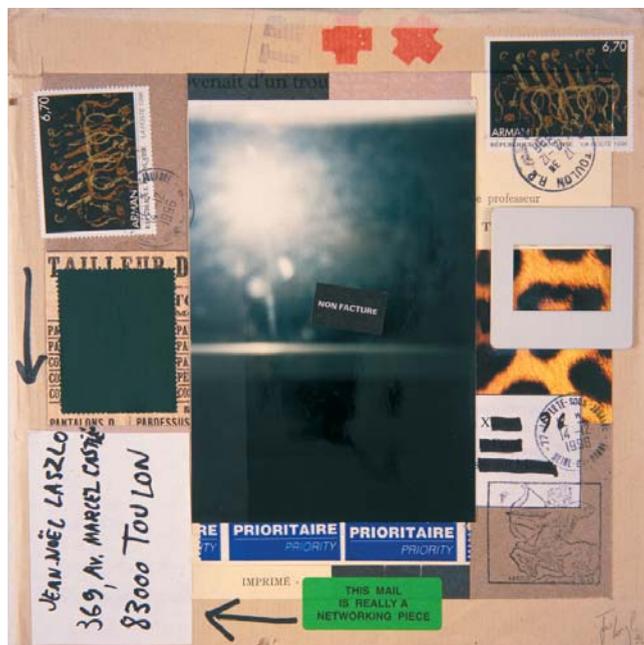


La radio geint La mort qui marche à reculons *IRA...*
Et la lune pleine lieu des vanités... Longtemps
Sous un carreau glacé penché à mon étude
J'ai mesuré les lignes et combiné les nombres
Mais cette nuit les yeux tournés vers le haut
Je contemple la face aux orbites creuses *What
If this present were the last...* Si la beauté
Allait maintenant se faner et l'incantation
Céder à la douleur Si ceux dont le chiffre
Glorifie le monde avaient en vain désiré
Si le deuil allait triompher Bogside et Londres
Sous un masque momifié *Picture
Of Christ crucified...* Je songe à ceux qui ne sont rien
Qui les yeux fermés embrassent un rêve violent
Où la beauté n'a pas de part...



The Cure at Troy

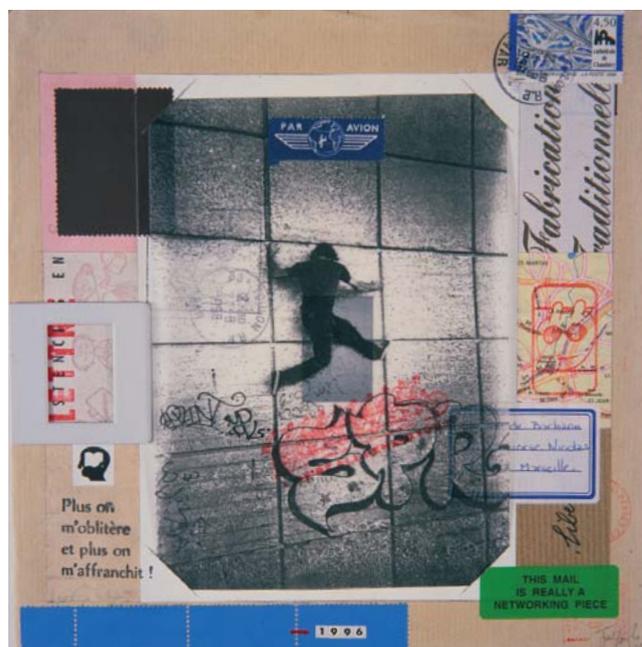
Une porte sur l'eau morte et la nuit Les rues
 Sont un autre théâtre Je regagne les docks
 Tandis que s'éteint la voix de Philoctète
 Partisan irlandais enfermé sur son île
Je suis celui que les dieux ont maudit...
 Le pied bandé le front épais brandissant
 Un arc à la corde détendue *Gods curse it !..*
 Terrains vagues et rues défoncées Ruines de Troie
 Où passent par instant des ombres malveillantes
 Rares voitures cahotant dans les flaques
 Que le chagrin vibre en nous comme une flèche
 S'ils sont pour les leurs capables de ceci
 Que ne peuvent-ils sur ce peuple rebelle... *Jamais*
Je n'oublierai Lemnos... Je suis comme un fossile
Arraché à sa terre...



Au fond des docks Loin des temples thatcheriens
Cartons et matelas dans le retrait des portes
Et la bière douce à la solitude Leur nom était
Loin-d'Erin Ils rêvaient d'une île perdue
Une ombre verte où voler dans le cri des mouettes
Et jalouser le vent Affamés comme Brandan
Face à l'inconnu Les voilà maintenant
Roulés dans de méchants chiffons Faces ingrates
Où toutes les vertus liguées
Peinent à déchiffrer le visage du Christ
Trésors et amulettes dans un sac La carte
D'un quartier détruit et trois vers de Colombar
Griffonnés au dos d'une photo L'unique
Est une étoile noire dont l'éclat puissant
Détourne la lumière...



Au bord du fleuve en crue Un chant avec deux doigts
Sur un couvercle de zinc et le bourdon du vent
Dans les hangars abandonnés Murailles redoublées
D'invocations sauvages Rien ne s'efface rien
Malgré le ciel acide et les mots inconnus
Retrouver un instant les passions de l'enfance
La terre et ses secrets un quai bosselé
Pousser du pied un caillou coloré et courir
Sur une ligne étroite entre deux précipices
Les années devant soi leur flèche qui vole
Sans effort vers l'horizon Jusqu'à ce point
Où derrière et devant la distance est égale
Où la nuit dans le jour prend une égale part
Si peu chargé de souvenirs pourtant
Que je n'ai pas dix ans...



À Pâques dans un damier de palissades
 De sombres columbariums où niche une volée
 Jetée par le vent d'Ouest Ville propre à la fable
 Et aux contes moraux *Du temps que Londres*
Était mêlé à Derry... Des cours inachevées
 Chantiers et trous d'eau Pas l'aile d'un pigeon
 Pour désigner le ciel Pas un arbre où cueillir
 Le rameau d'or Forteresses lapidées 1690
 Par un orage mélancolique... Arpenter cet espace
 Affranchi des lois de la perspective
 Puis boire le thé fade entre des femmes grasses
 En tentant de rassembler les mots lacérés
LONG KESH et REMEMBER et d'aiguiser l'apologue
 Qui dira plus qu'il ne semblera dire *Du temps*
Qu'à Londres était Major...



Stratford

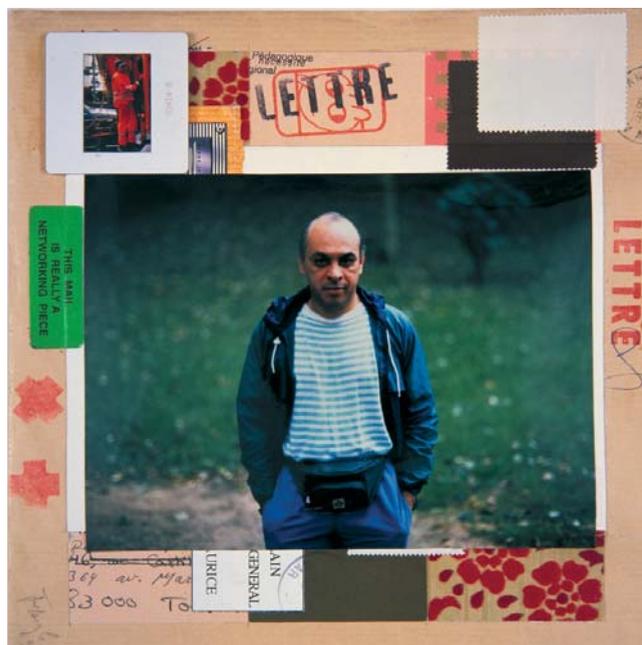
Un jardin scolaire au premier jour de juin
Dans leurs carrés sarclés dessinés au cordeau
L'hysope et la laitue et toutes les merveilles
La violette et le thym l'hellébore si parfaite
Rangées dans leurs casiers chacune sous son nom
En lettres latines comme vertus et vices :
Que le jardin soit un abrégé des passions
Où un œil exercé lise une société...
Retourner et fumer la terre ingrate Jeter
Les graines Et tandis que chacune remplit son office
Que les œillets gonflés glorifient la lumière
Que dans l'ombre s'étagent les feuilles urticantes
Sucer un crayon accroupi sur un banc *Nos corps*
Sont nos jardins... et greffer une leçon fertile
Dont nous sommes jardiniers...



Sous les tours un marché de plein vent Toiles bleues
 Et tonneaux *Lady's Well Brewery*... La misère
 Est une femme épaisse nourrie du vent des glens
 De tourbe et de roses d'Irlande Des mouches
 Prient sur le pli de sa bouche Esprits de ceux
 Qui mordent le nord sous un soleil gravé
 Que seules parviennent à rappeler la bière noire
 Et deux langues mêlées... Et moi aussi j'invoque
 La magie qui te fera revivre Egaré
 Parmi des filles miellées Joues et nez percés
 Comme des vierges votives Volant pour m'en servir
 À quelque puissant charme les herbes pilées
 Les graisses et les cuirs Et des imprécations
 Qui moquent la pudeur Puis dessinant ton corps
 Serré dans un drap noir...



A l'enseigne du *Sagittaire* Celui qui soutint
 Contre des flottes barbares les droits de l'amour
La cithare et les dons d'Aphrodite... Qui bancal
 Disgracieux nourrissait pourtant tant de passion légère
 Que la foudre ruisselait de son œil chassieux
 Sur la planche écaillée sa tête chauve et sombre
 Et son poitrail puissant où la flèche flexible
 Est appuyée *Dreadful Sagittary...*
 Seul à mon banc au milieu d'étrangers
 J'éprouve sur une femme parfaite
 Le poison du regard Des grappes de mouettes
 Déchirent le soir Je pense à toi retirée là-bas
 Dans un jardin oblique où ne peuvent atteindre
 Ni l'œil ni le chant et que frappe avec retard
 Ma pointe venimeuse...



Prendre aujourd'hui la voie large à la façon
 Des jeunes gens L'éternité devant soi Oubliant
 Le branle des chantiers Trop de dépense
 Et trop peu d'usufruit Aujourd'hui tourner le dos
 Et loin des séductions Sans souci d'être
 Comme autrefois se donner *La gravité*
Est chose grave... Le nord une autre Pavie
Et sa loi m'est douce... aux collines embrassées
 Comme les rimes d'un sonnet Dans le vent
 Un nuage incendié Puis au pied des falaises
 Une côte déserte... Monter dans les couleurs
 Un repas d'ermite et un livre sous le bras
 Et face à la mer qui brûle entre ses îles
 Se griser du silence le poing refermé
 Sur l'épi des choses...



Au-delà de la Wye les noms imprononçables
 Mais je reste silencieux *There was a time*
When the earth... cherchant une clarté perdue :
 Au milieu des collines et des feux de tourbe
 Un banquier avait bâti un paradis sévère
 Qu'à peine maintient encore contre les vents
 Le désir du voyageur Diane et Bacchus
 Et des grottes abstraites d'où l'eau ne jaillit plus
 Deux avions de la RAF passent en rase-mottes
 La vierge les suit une flèche à la main
 Le regard sur l'épaule Un autre siècle finit
 Qui n'a pas rapproché l'âge d'or Ai-je moi aussi
 Renoncé Rien que la terre molle et l'air
 Où le talon s'imprime profond où l'âme vibre
 Sans quitter la corde tendue...



Mines de Galles abandonnées aux landes
 Roues et balanciers actionnant les herbes folles
 Et un puits mal comblé sous des fils barbelés
 Les enfants parfois s'aventurent au fond
 Comme des philosophes en proie au désir
 Mais ni les membres brisés d'Artus
 Ni troupes de bisons ou de rennes sauvages...
 D'étroits échelons dans la suie Ils glissaient
 Une lampe juvénile au front Ici
 Les saisons renouvelaient cairns et bruyères
 Le vent des îles dans les collines rouges
 Beauté trop parfaite pour être contemplée
 Ils remontaient aveugles ne prodiguant qu'une ombre
 Au sommet de la colline Comme des anges
 Étrangers à cette terre...



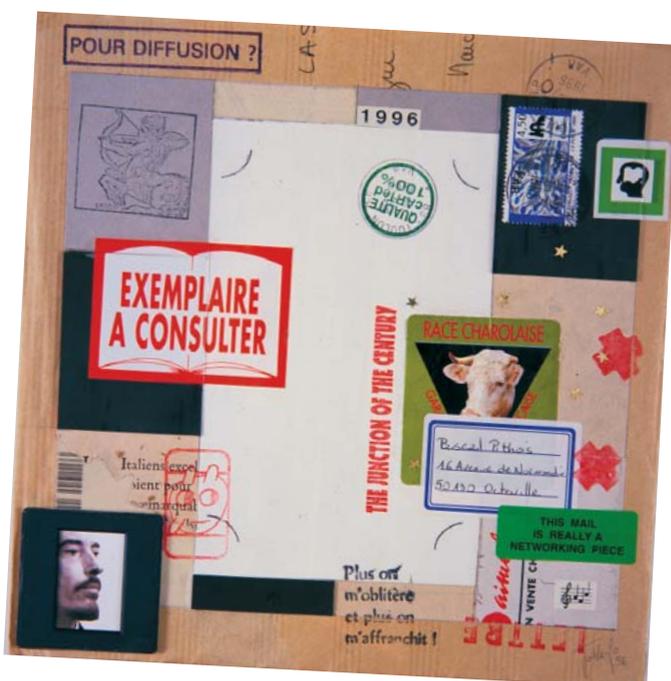
Trois ciels emboîtés à la façon des sphères
Qui portaient les étoiles et les pierres brûlantes
Et croisaient lentement leurs mouvements contraires
Trois ciels de nuages errant à l'identique
Sur des collines sages Que l'œil toujours
Soit tourné vers le haut *Scalam ad celos...*
Seul dans l'épaisse forêt Usurpant
Un oratoire effondré sur l'eau Le ciel
Une blessure pâle entre les pins *Sub
Rectam...* J'écoute Notker le bègue chanter
Dans son latin abâtardi Et moi aussi
La mâchoire percée d'un anneau je veux louer
Car chaque chose est à sa place L'eau coule
La mousse se répand et trois ciels emboîtés
Glissent en variant leurs figures...



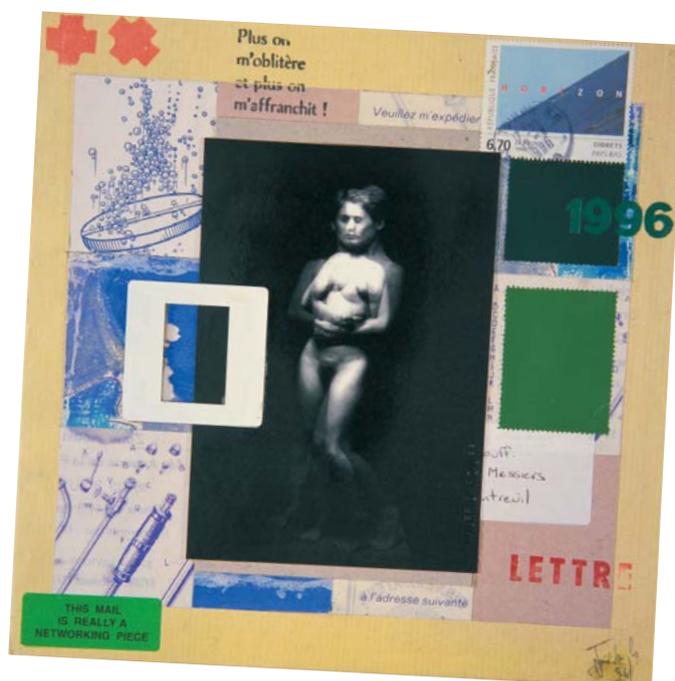
Une lande à la pointe d'un canton de lacs
Le vent dans les ciguës et l'avoine sauvage
Et le souffle incessant des oiseaux devisant
Dans leur langue vénielle Ni les vertus ce soir
Ni restituer l'ordre de la création
Mais chanter celle qui est loin et éprouver
La solitude Maîtresse excellente
Rien n'est puissant et doux comme la distance
Je te fais renaître sans effort comme lèvent
Les épis aux graines folles comme les poisons
Oscillent sur la terre Tu es près de moi
Couchée dans les ombelles sous le ciel moucheté
L'ombre te couvre à moitié À moitié la lumière
Et je m'enivre du silence une brassée
De ciguës sur la bouche...



Matin de fin Juillet déjeunant d'œufs de thé
 Devant un lac ouvert au fond des Cumbria
 Comme un œil au front d'un géant reflétant
 Les fantômes de l'été Passe un couple d'oiseaux
 Âmes époutées comme des sagaies
 Sur la colline un cercle de pierres levées
 Que bousculent les troupeaux Le ciel glisse
 Emportant un peu de cette beauté naïve
 Qui vibre lentement entre deux eaux changeantes
 Je cherche le sens à donner au poème Est-ce
Rien ne passe... ou Avant d'être à la fin
Lande et poussière... ou bien Douce la liberté
À qui aime sans étreindre... Et je suis ce géant
 Aux membres entravés qui reflète un instant
 Chaque ombre et chaque pensée...



Au-delà du rempart d'Hadrien où se livre
Le nord Seul avec les mouches insistantes
Et le souffle des phoques gris Je recule
Couché au pied de la lande des origines
Et je réinvente pour toi l'humanité
La plume appuyée sur un galet courtaud
Retrouvant dans sa grotte entre la cendre et l'eau
La vierge du silex Celle qui souffre et porte
L'arbre des générations la chair gonflée
Par le sperme et le lait Seule la forme importe
Seule elle fait don du monde C'est pourquoi
Déguisant le hasard je trace sur la pierre
Une image éblouie L'encre des yeux les seins
Bosses de grès blanc les cuisses Et le désir
Une imperfection des formes...



Pourquoi ceci demandes-tu Quel est ce lieu ?
Tu le sais déjà Ici la solitude
Un bois un ermitage sur une île Parfois
La traînée d'un avion qui découpe l'espace
Ici depuis un mois au bord d'un lac en arc
J'éprouve le vent des landes et l'ivresse
De la privation Soumis à une règle fixe
Comme si mes heures étaient mesurées
Par l'horloge à eau et la roue des cloches
Matin écrire et regarder puis nager dans l'eau froide
Déjeuner de fromage ou de harengs poivrés
Détacher une barque et ramer dans les îles
Le soir lecture et tôt se coucher Ainsi
Ont passé trente jours Rêvant et désirant
Au sein des trois unités...



Forêt d'épicéas d'où s'égoutte une pluie
Tombée voici vingt ans Même oraison humide
Tu tremblais sous le voile semblable aux novices
Qui gravissaient les marches du désert L'esprit
Une pierre lancée au-delà du monde...
Et la nuit apporta sa révélation Serrée
Dans un mauvais drap sans souffrir la nudité
Longue mortification... Puis l'aube à son échelle
A passé le mur d'enclos Déjà tu avait fui
La main pendante hors du lit et le front refermé
Et je copiais à tes genoux un monde perdu Dehors
Les palmes bruissantes et le cri des bêtes molles...
L'argile suinte sur la berge Je suis en boitant
Une trace à peine marquée Je te rejoins
Je porte à mon tour le voile...



Passé l'Oykel plus de vie Ici l'âme est inutile
Émoussée comme le harpon des derniers Pictes
Tendue vers un but qu'on ne saurait atteindre...
Aller et se perdre dans le nord Un hiver constant
Qui confond les apparences Le corps n'y est rien
S'il n'est pas soutenu par un ressort puissant
Landes défleuries courant jusqu'à la mer
Rochers gluants trous d'eau rien à quoi s'accrocher
L'infini toujours qui semble à la portée
Et n'est qu'un leurre Je pense à toi parfois
Est-ce cela aimer Une longue exigence
Qui allège le fardeau de l'être Le vent
Les nuages des îles septentrionales
Et les oiseaux pillards qui tournent en criant
Dans le brouillard...



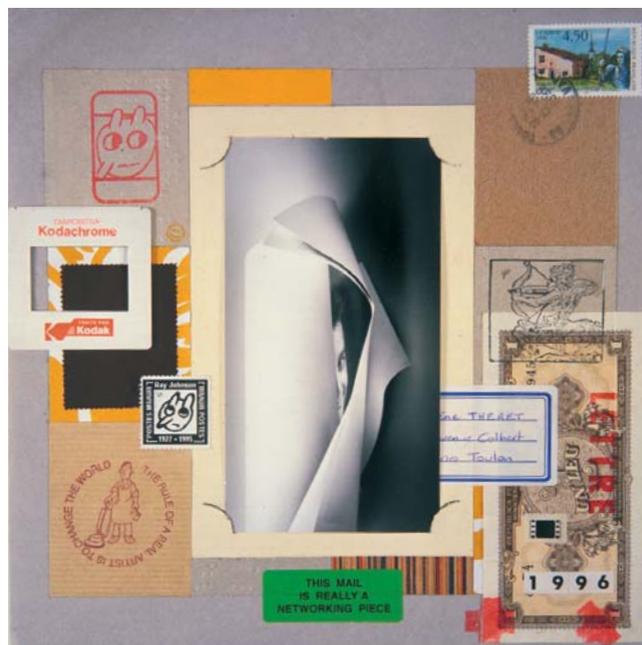
Paysage du nord trop de ciel Une fable
 Inachevée un âne dans un marécage
 Et un corbeau fuyant la mer L'ombre
 Secoue les herbes je cherche mon chemin
 Appuyé contre une borne Les îles d'Eilean
 Montent et s'enfoncent sur la ligne du bord
 M'appelant où l'on ne peut combattre le silence
 Ni accroître l'éclat de la solitude Une image
 Frugale est mon plaisir et deux livres d'une langue
 Aiguë comme un silex Lentement passe
 La flèche du soir Au creux d'une dune
 Dresser sa tente Herbes et roseaux
 Et la bénédiction d'un feu que le vent couche
 Puis dormir les dents serrées Comme mort Oubliant
 Ce qui est et ce qui fut...



Lune vague dans le brouillard comme au ciel
Des haïkus Un silence épais sur la lande
Et la solitude bénie La mer s'est perdue
Le phare empaqueté dans des échafaudages
Parfois dans le nord l'ombre des cormorans
Criant dans un simulacre de passion
Un nom plaintif Je frissonne et me souviens
Et l'âme allégée par le vent et la bière d'orge
Je cherche moi aussi sur ce lambeau de terre
Ce qui apaisera l'insatiable désir
Courbé dans le froid les doigts engourdis
Les lettres maladroites à former Poursuivant
Une image emportée sous la queue du vent
Et ne traçant que ton nom je tire pourtant
Contentement de ce peu...



Dans Papa Westray loin des formes flatteuses
Une cour en cercle sous les collines froides
Retrouver un sentiment très ancien
Le mur d'enclos ne laisse pas filtrer le monde
Roses et roseaux et des étages d'air Il suffit
De toucher la pierre glacée du seuil
Et l'être devient montagne et vent
Vérité éphémère mais non troublée *Ici*
Plus qu'ici... Des années solitaires
Penché après tant d'autres sous le tuyau d'un poêle
Je chanterais le monde Printemps automne hiver
Qui passent un instant au trou de la fenêtre
Ton visage punaisé au mur Un désir plus parfait
De n'avoir forme J'édifierais mon paradis
Et je serais le maître...



Au fantôme de la neige Aux usines mortes
 Pavés disjoints et toits béants Aux collines glacées
 Qui s'efforcent au-dessus entre les cheminées
 À la mer où paressent les troupeaux de phoques
 À des passions qui n'auront qu'un instant
 Repoussé le néant Je repasse ce que je sais
 Les causes les effets Ma vie sous la pointe
 D'un crayon Puis s'en aller ayant en vain
 Exalté son nom et soufflé sa fumée
 À peine si parfois du fond de la terre
 Nous rendrons encore un outil ébréché
 Ou une pièce trouée d'un chiffre À quoi sert
 convoiter L'esprit une bête sauvage
 Qu'il faut entraver et ne faire paître
 Qu'un peu de neige...



Hier est-il déjà autrefois Comme si avait passé
 De ton visage le timide éclat Que les nombres
 Avaient tout emporté C'était une colline humide
 Les roses montaient à l'épaule Merles et pies
 S'y propageaient depuis le déluge Et les années
 Te traçaient au compas une prison pensive
 Demain les raisins redeviendront sauvages Les buis
 Couvriront de leur ombre le paradis déchu
 Et j'oublierai ta voix Ne me restera plus
 Qu'un nom qu'il faudra taire ayant aimé et craint
 Sans laisser de trace... Ainsi tout finira
 Tu seras mienne enfin La neige et les orages
 Battront de leur fléau la colline abandonnée
 Dont le front ne se fendra plus D'où jaillissait
 La déesse fertile...



Une chambre sévère au fond de Saint-Mary
 Comme tant qui furent à nous découpant le rectangle
 De paysages mobiles Tant de nuits légères
 Dont l'aiguille a penché Dans le carnet reprendre
 Où l'encre avait manqué *L'étrangère de minuit...*
 Je n'avais pas assez célébré ton nom assez bu
 Ce vin trouble *glissant dans l'ombre* droite et grave
Ortie blanche les bras dénoués les yeux
Plus que le miel si pauvre l'alphabet
 Dans le désir et la félicité... Puis toute chambre
 Se change en un tombeau où l'ongle gratte en vain
 Le sel qui couvre les noms embrassés Loin de toi
 Au fond de Saint-Mary Privé de la lumière
 Et du sens Comme jeté dans la terre commune
 Sous un bouquet d'épines ...



Au-dessus de la Firth Avant la Passion
Traçant de gratitude au revers de ta lettre
Un ex-voto hâtif L'ambassadeur du ciel
Une poule pouilleuse et l'arbre des rameaux
Une ronce échevelée Le monde un dictionnaire
Impuissant à porter la louange Un seul vœu
Et l'irrépressible regret d'autrefois
La solitude était-elle une épreuve ? Ignorant
Lavé par l'hiver et la distance Les vers
Dispersés dans le voyage
Les photos assombries et les noms oubliés
Je regarde le matin se lever sur la Firth
Ce dimanche d'avant la Passion Treize jours
Pour réapprendre à se donner Dénouant pour toi
L'étreinte du nord...

